L'ÉCHO DE L'INDUSTRIE,

JOURNAL DES INTÉRÊTS DES TRAVAILLEURS ET DE LA FABRIQUE LYONNAISE.

Association. — Emancipation du peuple par l'Organisation du travail.

Ce Journal paraît toutes les semaines.
Prix de l'Abonnement, payable d'avance : — POUR UN AN, 10 fr. —
Six mois, 5 fr. — TROIS MOIS, 2 fr. 50 c.
Hors du département, 12 fr. par an.

S'adresser, pour tout ce qui concerne la rédaction et pour les échanges, au rédacteur en chef, M. Eug. FAVIER, rue du Commerce, 26, à LYON.
BUREAU : A LA CROIX-ROUSSE, rue Davioud, 3, au 1^{er} chez M. Jean-B. FAVIER. — Les lettres et paquets doivent être affranchis.

On rendra compte de tous les ouvrages dont deux exemplaires seront remis au bureau.
ANNONCES : 15 centimes la ligne. — Tous les documents ayant un but d'utilité générale seront insérés gratis.

La CROIX-ROUSSE, 22 Août 1846.

DES COMPAGNONNAGES.

LES FERRANDINIERS. — LES UNIONISTES.

Au milieu des désordres de notre société anarchique, nous sommes heureux quand nous rencontrons quelques germes d'une organisation meilleure; quelque application de l'un des grands principes de la loi humaine, de l'association. — Les compagnonnages nous avaient semblé, de prime abord, dignes de cette distinction; — cet accord mutuel établi entre gens d'une même profession; cette bonne harmonie des rapports, cette aide, ce concours, ce sentiment de fraternité développé dans cette institution; cette administration paternelle et bienveillante; tout cela plaisait à notre esprit. — Nous aimions ce doux nom de *mère* donné par la société à la personne chargée de ses intérêts; nous aimions ces *conduites* où les plus vieux *compagnons* portent le paquet du voyageur comme pour indiquer que dans l'association le frère cherche à décharger son frère de tous les fardeaux qui pèsent sur la vie. — Nous aimions ces rubans, insignes de la gloire du travailleur, et portant nos regards vers l'avenir; déjà nous apercevions les groupes industriels de la phalange venant, bannières déployées, recevoir les récompenses de leurs travaux, le jour où le travail sera réhabilité; et reconnu enfin par tous comme le résultat le plus honorable de l'activité humaine; mais, hélas! que notre illusion fut courte!! Dans le compagnonnage comme partout Melmoth avait passé par là: — de sourdes jalousies, des haines profondes envenimées chaque jour par la lutte des salaires, avaient séparé en deux parties le camp pacifique du travail; — les ouvriers n'étaient plus frères, ils étaient *gavots* ou *dévorants*, des collisions fâcheuses, souvent ensanglantées, provoquaient d'incessantes représailles; les compagnons dont l'union était si nécessaire pour renverser tous les obstacles qui s'élèvent sur la route du prolétariat, marchaient en ennemis dans la même voie, et des actes d'une révoltante brutalité souillaient une sage institution.

Le compagnonnage est une association, en mode simple, conservant, dans sa forme, beaucoup de rapports avec la franc-maçonnerie, si l'on en croit les compagnons eux-mêmes; leur société aurait été fondée par *Hiram*, architecte du temple de Salomon; sans remonter si haut, il est presque certain que ce genre d'association a dû traverser le moyen-âge, et que nous en retrouvons l'image dans ces grandes corporations qui créèrent à des époques éloignées ces cathédrales, chefs-d'œuvre

de l'art chrétien; dont nous admirons encore avec enthousiasme les travaux surhumains. Sans doute aussi par le fait de cette origine lointaine, ces sociétés ont conservé quelque chose de leur rudesse primitive. — Le progrès accompli chaque jour n'a point assez modifié la forme de ces institutions et de cet état de choses; il est en résultat cette anomalie singulière de principes avancés mis en contact avec des idées rétrogrades appartenant évidemment à d'autres siècles. Ces sociétés ont donc besoin, comme tout ce qui vit, d'avancer, de se transformer peu à peu, de suivre la marche ascendante que leur indique le progrès constant des lumières, afin de se mettre de niveau avec le siècle.

Les ouvriers tisseurs en soie, ont créé en 1831 une société analogue; — c'était une excellente pensée en profitant des connaissances acquises de l'expérience du passé, en établissant une association qui eût été à la fois le symbole des temps écoulés, l'appui des temps présents, la base de l'avenir, que de services une semblable organisation ne pouvait-elle pas rendre à la cause humanitaire de l'émancipation des peuples, combien ses efforts auraient été récompensés par les bienfaits qu'elle aurait pu répandre, les services qu'elle aurait rendus. Malheureusement! à peine cette société devenait-elle puissante qu'une scission funeste se manifesta parmi ses membres; l'unité de but fut perdue, la division se glissa, la haine envahit les cœurs, et les mêmes hommes qui s'appelaient frères devinrent des ennemis acharnés.

Nous ne voulons pas nous appesantir sur les motifs qui amenèrent cette division entre les *Ferrandiniers* et les *Unionistes*; nous constatons seulement le fait, et certes quand on en voit les tristes conséquences; il est assez douloureux pour attirer notre attention. On ne saurait trop déplorer, en effet, les résultats de cette haine aveugle. Hé! quoi, un travailleur comme vous, tombé baigné dans son sang, frappé à mort peut-être, quel spectacle! Votre cœur ne s'est-il pas ému? Vous n'avez pas entendu au fond de votre âme, une voix vous crier: malheureux! c'était ton frère et tu l'as assassiné; unis par la communauté des besoins, des désirs, des souffrances, vous ne vous approchez que la menace à la bouche, vous ne proférez que des paroles de vengeance, et ce grand sentiment de solidarité qui lie tous ceux qui, par un labeur opiniâtre, arrachent avec peine le maigre salaire qui les fait vivre, ce sentiment n'a donc pu vibrer au fond de votre poitrine? Quand une armée s'avance dans un pays ennemi commence-t-elle

par s'entretenir, ses dangers n'ont-ils pas unis tous ces soldats, ne marchent-ils pas ensemble à un but, à une conquête? Et vous, ouvriers, n'avez-vous pas aussi un but à remplir, des droits à conquérir!

Oh! si nous avions cette parole éloquente dont la force puissante renverse tous les obstacles, — nous irions parmi vous, nous vous ferions entendre des paroles de paix et de concorde, nous vous parlerions de fraternité, nous vous dirions la mission que vous devez accomplir, nous ferions taire vos ressentiments devant l'appel de l'humanité souffrante qui crie résurrection, et n'aurions terminé notre tâche que lorsque les mains réunies dans une même étreinte, vous entonneriez avec nous l'hymne de la délivrance pacifique du peuple.

Mais en présentant ces observations, nous adresserons aux hommes du gouvernement, une parole sévère: Ne sauront-ils donc jamais que punir le crime et non le prévenir. — Les associations des compagnonnages renferment des germes féconds, pourquoi ne pas les utiliser? Pourquoi ne pas leur donner une organisation plus complète qui éviterait ces funestes définitions, étoufferait tous ces ressentiments?.... Oserait-on aujourd'hui prendre pour devise l'axiome affreux de Machiavel?.....

Nous parlons ici à tous, et au nom de tous les intérêts; nous croyons l'homme né bon et nous le voyons parfois seulement égaré. — Que notre voix puisse le ramener dans la route que la Providence lui a tracée, que les discordes s'éteignent sous le sentiment de la raison, c'est là notre plus douce espérance.

Session des Chambres.

SEANCE ROYALE.

Aujourd'hui, 17 août, la session législative a été ouverte par le roi en personne, selon le cérémonial accoutumé.

Comme aux solennités précédentes, la salle des séances avait été disposée à l'intérieur pour y recevoir S. M. et sa famille; la tribune diplomatique était entièrement occupée par MM. les ambassadeurs, ministres et envoyés des diverses puissances, et les tribunes publiques garnies de spectateurs, les dames placées au premier rang.

L'entrée à la tribune de la reine, de Mme la duchesse d'Orléans et du comte de Paris a été accueillie par de vives acclamations.

A une heure, le canon des Invalides s'est fait entendre et le roi est parti du palais des Tuileries, accompagné et entouré de maréchaux de France, de lieutenants et d'officiers-généraux, d'aides-de-camp et d'officiers d'ordonnance, que

FBIULETON de L'ÉCHO DE L'INDUSTRIE.

UNE ÉPITAPHE DU DIX-SEPTIÈME SIÈCLE.

(HISTORIQUE.)

DEUXIÈME PARTIE.

(Suite.)

— Mais il me faut déverser quelque part, le trop plein de mon âme. Elle déborde malgré ma volonté. — Mieux vaut pleurer sur ces pages que dans le sein d'un ami. — Ces pages me garderont fidèlement le secret que je leur livre: Mes larmes ne tomberont que sur elles... — Et avant de mourir, je les brûlerai.

— André, dit Isabelle, interrompait sa lecture, devons-nous aller plus loin? — Mon père voulait brûler ceci; nous est-il permis de lire contre sa volonté?

— Je réfléchis longtemps, puis répondit: — Je crois, mon amie, que nous pouvons, que peut-être même, nous devons lire. — Rappelle-toi les efforts inouïs de ton malheureux père en te désignant ce meuble. — C'était te dire qu'à toi appartenait ce bien, ce trésor de ses pensées. — S'il eût voulu les laisser ignorées à jamais, il n'avait qu'à se taire. Ce secret tiroir, tu le vois, ne l'eut pas trahi. — Va, continuons: Je ne sais quel vague pressentiment me dit que là est attaché plus d'une vie. — A un homme tel que tu me le dépeins, mon enfant, il fallait de grandes blessures pour recourir à semblable consolation: tout était grisé chez lui. — Continue donc, mon adorée.

— A 25 ans j'étais déjà notaire à Rouen. — Le duc de V**** possédait en Normandie d'immenses propriétés, et quoique si jeune encore, j'avais la confiance de ce haut et puissant seigneur.

— O mon Dieu, voilà mon cœur qui bat, ma main qui tremble comme si c'était d'hier! Le temps, l'âge n'ont rien pu contre ce sentiment duquel il faut mourir quand on ne peut en vivre... Ce seigneur avait une fille. — Une fille! oh! belle comme les anges, fière comme une reine; et pourtant bonne comme Dieu. Quand elle

vous souriait dans un salut si simple quoique si digne, on sentait ses genoux fléchir comme devant une sainte.

— O souvenirs de mes seuls éclairs de bonheur, venez, venez sans crainte! — au lieu de briser mon cœur, vous le dilatez au souffle vivifiant de la jeunesse, où pour vivre éniévré longtemps, il ne faut qu'un sourire ou un regard de l'idole qu'on s'est choisie! — Venez remettre sous mes yeux ces traits gravés au fond le plus secret de mon âme! — Faites flotter pour moi seul ces noirs cheveux qui l'enveloppaient toute entière. Ces cheveux, magique auréole couronnant son front déjà resplendissant de noblesse et d'intelligence! — Laissez-moi, aujourd'hui qu'elle ne peut me voir, ramper sous mes yeux, son regard si puissant quoique si modeste! — Aujourd'hui je l'oserai, sans crainte de me trahir... Car, hélas! je suis seul là, bien seul avec sa pensée... — Elle, elle, ô malheur!

— Mon André, interrompit l'enfant, regarde, après ces mots la page est si tachée de larmes qu'il n'a pu y tracer une seule ligne. — Pauvre, pauvre père! Il a aimé aussi, lui! — Il n'a pu épouser celle qu'il aimait... — Oh! qu'il a dû souffrir!

Et l'aimante enfant se serra plus près de son époux. — Qu'il est injuste le destin! Qu'avait-il donc à faire d'effeuiller si brutalement cette riche nature! — De quels vœux ardents mes prières la suivaient pourtant! — Je l'adorais sans espoir pour moi. — Je la voulais heureuse fut-ce aux dépens de mes jours.

— Quand seul, sous quelque ombrage solitaire, sa pensée m'oppressait, je m'écriais: — Que tout ce que le ciel me réserve de bien soit à toi et pour toi, divinité de mes rêves! — Ignore à tout jamais ce charme ravissant dont tu m'enchaines.... Et vis pour deux ici-bas!... moi je te regarderai vivre joyeux de tes joies, endolori de tes douleurs. — Je te suivrai à ton insu, dans cette route que j'arroserais de mon sang, si je pouvais ainsi te la rendre plus belle, plus facile. — Toi, Isabelle!... — Quoi! mon nom, ami! — Ma mère l'avait bien présumé, il me donna le nom de celle qu'il aimait.

— Continue, continue, ma bien-aimée. Moi, je palpite d'un doute plus grave: — ma mère aussi se nommait Isabelle!... — Ah! que me dis-tu, André! — mon père aurait aimé ta mère!... — Dieu! cela me fait froid, — je tremble aussi, — pourquoi? — Quel mal après tout? Elle ne le sut jamais!

— De grâce, continue Isabelle! — ou bien non; donne, donne; moi, je lirai plus vite. — Un espoir, une crainte... Je ne sais quoi me crie, là est

une vie ou une mort. — Viens, ange, viens bien près de moi. Là dans tes bras, je supporterai mieux le choc, quel qu'il soit.

Et André prenant le manuscrit, continua:

— Toi, Isabelle, ignore jusqu'à mon nom! qu'il ne puisse troubler le calme de ton âme! — La distance qui nous sépare est un abîme qu'on ne peut espérer de combler, je ne le tenterai pas. — Tu seras pour moi la vision chérie d'un meilleur monde qui guidera mes actions dans celui-ci.

— Mon âme, ce tabernacle où tu vivras resplendissant d'un éclat sacré, — je veux l'orner de tout mon pouvoir: je serai juste, je serai vrai, je serai bienfaisant. — C'est toi que j'respecterais en moi-même; — j'aurais horreur de te donner un temple souillé. — Et toujours, toujours, je porterai en mon cœur la madone adorée qui recevra mes prières.

— Mon Dieu, avec quelle douce illusion je m'abandonne à ces souvenirs les plus purs de ma vie! — Combien leur tristesse avait de voluptés divines! — Comme je mettais mon orgueil à la vouloir elle, immuablement heureuse et vénéralée!...

— Hélas! hélas! elle aussi, elle aimait! — Elle aimait son égal par la beauté, par le blason.... non par le cœur! — Le duc de V**** le comprit. Il me disait à moi qu'il honorait de sa confiance illimitée: — N'est-ce pas, X**** qu'un caractère aussi étourdiement superficiel ne peut rendre heureuse ma noble et bonne Isabelle? — Elle mourrait silencieuse dans sa fierté si son époux la délaissait!...

— Et moi, comprimant sous ma raison l'agitation de mon cœur; frissonnant à l'idée d'être dominé par quelque sentiment jaloux, si indigne de mon amour sans espoir comme sans égoïsme; moi, croyant agir loyalement, je soutenais les droits du marquis de B****

— Ah! s'écria André à son tour, c'est donc vrai; — c'était ma mère!... — Vois: de B**** de Biefort.... Que va-t-il dire? — Et André dévora le reste, avec des tressaillements incroyables.... mais il ne parla plus; — il avait hâte d'être à la fin.

— Elle se maria!... — Je devins le dépositaire de ses pouvoirs comme déjà j'étais celui de son père. — De cette façon, je la voyais parfois. — Une minute sous son regard suffisait à calmer pour longtemps les agitations de mon âme.

— Tant que je la vis radieuse, entre un berceau adoré et un époux aimant, je sortais d'auprès d'elle meilleur et plus résigné. — Je disais mer

précédaient et suivait des détachements de cavalerie de l'armée et de la garde nationale.

Depuis le palais des Tuileries jusqu'à la Chambre des députés, la haie était formée d'un côté par des détachements de diverses légions de la garde nationale de la Seine; de l'autre, par la troupe de ligne.

L'arrivée du roi au palais de la Chambre des députés a été annoncée par une salve d'artillerie.

S. M. a été reçue à l'entrée du péristyle par les grandes députations de la chambre des pairs et de la chambre des députés.

Le roi en entrant dans la salle des séances, a été accueilli par de vives acclamations; il a pris place sur le trône, ayant à ses côtés le duc d'Aumale et le duc de Montpensier; et, après avoir salué l'assemblée et dit à MM. les pairs et à MM. les députés de s'asseoir, a prononcé, assis et couvert, le discours suivant:

Messieurs les pairs, messieurs les députés, J'éprouve une vive satisfaction à vous voir avec tant d'empressement réunis autour de moi. A l'époque ordinaire de vos travaux, je vous entretiens des affaires intérieures et extérieures de l'Etat. Aujourd'hui, en convoquant immédiatement les deux chambres, selon le vœu de la Charte, en appelant les pairs nommés depuis la dernière session et les députés que la France vient d'honorer de son suffrage, à prêter serment devant moi, j'ai à cœur que vous receviez en même temps l'expression de mon dévouement entier, inaltérable à notre patrie, et de ma confiance dans vos sentiments pour moi et pour ma famille. J'ai appris dès ma jeunesse, à aimer et à servir la France. Appelé au trône par son vœu, et pour le salut de ses libertés, j'ai consacré ma vie au maintien régulier de ses institutions et au développement pacifique de sa prospérité et de sa grandeur. Il n'y a point d'épreuve que je n'accepte et que je ne sache supporter pour atteindre un but si cher à mon cœur. La Providence permettra, j'espère, qu'avec le concours des chambres et l'assentiment national, le succès soit assuré à cette œuvre patriotique. Mes enfants et les vôtres en recueilleront les fruits. Et si la France, libre et heureuse, garde de nos communs efforts un souvenir affectueux, nous aurons reçu, vous et moi, messieurs, la plus belle et la plus douce récompense.

Ce discours a été suivi des cris répétés de: vive le roi!

MM. les pairs nouvellement nommés et MM. les députés ont été admis à prêter serment entre les mains de S. M.

Lorsque M. le ministre de l'intérieur appelle le nom de M. de Genoude, M. Genoux (de la Haute-Saône), trompé par la ressemblance du nom, répond: « Je le jure! » Tout le monde croit que le nouveau député de Toulouse vient de prêter serment; une longue rumeur se fait entendre. Tous les yeux se portent sur M. Genoux, auquel ses voisins expliquent la méprise et qui en rit beaucoup lui-même. Mais pour les tribunes publiques, il resta un objet de curiosité.

Puis M. le garde-des-sceaux a déclaré, au nom du roi, la session ouverte.

Le roi s'est ensuite levé, a salué l'assemblée, et s'est retiré avec les princes, reconduit par les grandes députations des deux chambres.

Par son caractère exclusif de toute allusion politique, le discours du roi échappe à notre appréciation. Les uns diront que c'est une fête de famille, les autres une prudente manœuvre pour échapper aux accusations qui auraient été accumulées contre le ministère dans une adresse politique. Nous voyons, nous, tout simplement une avance assez habile faite par la royauté à la chambre nouvelle, dans un moment que les souvenirs récents d'une apparence de récidive rendaient opportun. Une tactique de ce genre ne mérite pas qu'on s'en occupe plus longuement.

Le peuple ne demande pas l'aumône. Nous applaudissons au sentiment élevé de fraternité qui a dicté l'article publié sous ce titre par le Courrier de la Côte-d'Or:

« Avant les élections, dit ce journal, les conservateurs s'accordaient à reconnaître que la prospérité était toujours croissante; mais aujourd'hui, ces messieurs ne pensent plus de même, et un des leurs, M. Guillemain, avocat à Dijon, déclare que par suite des mauvaises récoltes de l'année, « le pain, cette nourriture indispensable à l'homme, sera taxé à un prix tel que la classe laborieuse trouvera à peine dans son travail de quoi subvenir à ses besoins. » En conséquence, il propose d'ouvrir une souscription, afin d'indemniser les boulangers, lesquels

ci au ciel qui laisse descendre quelquefois sa justice ici-bas.

« Mais, le ciel veille-t-il toujours?... Quand je la sus trahie par celui qui était sa vie... je me pris contre cet homme d'une implacable haine.

« Les furies de l'impuissance me déchirèrent le sein... — Ce que je souffris en ces temps personne ne le dira... non, pas même moi, qui ne saurais trouver la parole comme alors je trouvais l'impression.

« Et elle ne savait pas, mon Dieu, les larmes qui se mêlaient à ses précieuses larmes! — Elle croyait avoir caché à tout œil humain ses tristesses et ses tourments... — Et tandis qu'elle pleurait seule bien avant dans la nuit, moi j'étais là, à genoux sous son balcon, veillant, priant avec elle; lui envoyant toute ma vie pour ranimer son courage et sa fierté.

« Ange égaré sur cette terre, quel grand bonheur avais-tu donc à expier, pour venir ici-bas te mêler aux humains!... — Pourquoi descendre des hautes régions, et venir te faner au contact des mortels!... — Qu'est-ce donc que Dieu, s'il ne peut poser sa main entre sa créature et de si funestes réalités! —

« Je me mariai enfin; essayant ainsi de m'imposer un devoir, pour fuir le fantôme qui harcelait ma vie. — Désormais cette vie sera bien d'une autre! —

« Je retournai rarement au château.

« Cependant ma tristesse affligeait ma femme d'un doute cruel: — elle était jalouse. — Elle croyait que j'avais aimé. — Hélas! elle croyait trop vrai pour que je fusse la tromper.

« Ici, ma plume se brise dans mes mains, comme mon cœur dans ma poitrine. — Ici, plus de larmes; plus de divines tristesses! —

« Un fantôme horrible que je voudrais repousser de ma mémoire tourmentée... et qui me harcèle toujours... — Ma sainte Isabelle ne voulait plus sortir de sa chambre... où elle gémissait seule loin de son fils, de son époux. — Pourquoi!... pourquoi, mon Dieu! — Quel mortel événement avait de nouveau frappé son courage si grand jusque là!... — Elle se mourait lentement.

« Je ne la revis pas.

« Cette longue agonie de mes incertitudes dura longtemps. Je croyais épouser ainsi tous les maux que me réservait le destin.

« Ah! qui peut limiter les maux de cette terre! — Quand ils semblaient à leur comble, c'est qu'on n'en saurait découvrir la source intarissable; cachée à tous les yeux humains! —

« Cela fait, je renonte en voiture pour retourner à Rouen.

« Quand je n'eus plus besoin de ma raison, je crus voir tout s'abîmer autour de moi. — Là, tout seul, immobile dans cette chaise de poste,

mes pensées me torturaient si cruellement, que je sentais ma tête éclater: — je crus devenir fou. Je me dis qu'une vie toute entière passée avec cette pensée brûlante au cerveau, c'était trop... et je résolus d'en finir.

« Avant de rentrer chez moi, je me procurai ce poison que je conservai encore, toujours las de souffrir. Poison aussi subtil que celui des sauges.

« Mais au seuil de ma demeure s'évanouirent mes pensées de suicide devant le nouveau devoir que le ciel m'imposait... — Ma femme venait de mettre au monde une fille, qu'on posa vite sur mon cœur.

« Tout rempli encore des émotions qui venaient de me broyer l'âme, je dis, en baisant au front ce pauvre petit ange: — Isabelle! —

« Tu veux la nommer Isabelle, mon ami? me dit bien doucement ma femme, faible encore... —

« Ne sachant comment expliquer ce mot qui m'était échappé — oui, bonne mère, lui répondis-je, nommons-la Isabelle.

« En même temps un pressentiment traversa ma pensée: ce même nom pour mes deux filles pouvait me servir. — Puis, ce nom adoré, que je n'osai jamais répéter que dans le secret de mon cœur, je sentais mille volaptés à pouvoir le dire tout haut, à toutes les heures de ma vie... — et je ne voulus plus mourir... —

« Ma femme était dans la délire de sa joie maternelle. — La porte de son enfant peut tuer. — Et pourtant, hélas! notre pauvre enfant trois jours plus tard n'existait plus! —

« Fut-ce un crime?... non, je ne puis le croire: — je savais ma femme; je donnais un nom, une famille, à un ange qui n'en aurait jamais... et je fis bien. — Dieu me l'a dit depuis dans le bonheur que je ressens d'être appelé mon père par cette enfant que j'adore!

« La nourrice des deux Isabelle m'aidant de sa discrétion, j'écrivis au digne aumônier que l'enfant dont il m'avait fait donataire, était mort... et cette enfant devint ma fille! —

« Moi, moi! s'écria Isabelle, rejetant sur le bureau, le manuscrit maudit. — Moi... Ta sœur!... André... Oh! qu'est-ce? Est-il possible? Comment?... Ta sœur?... Mais, parle-moi donc, mon Dieu!... —

« Et ma fille aussitôt cria André en se levant tout grondant, et si effrayant que la pauvre vierge recula épouvantée. — Ta sœur!... Ta fille!... Ah!... Ah!... mais je ne comprends pas, moi, mon Dieu!... —

(La fin au prochain numéro).

seraient tenus le livrer, le pain au-dessous du prix de revient.

« On peut, d'après ce projet, se faire une idée à peu près exacte de la science économique des grands hommes qui nous gouvernent: on peut les juger sur échantillon. Ils commencent par saigner le peuple à blanc, par lui faire suer des millions pour ceci ou pour cela, par lui enlever ses ressources sou à sou; ils l'étoignent pour fortifier Paris, pour favoriser la féodalité industrielle; ils emplissent les coffres du budget en imposant l'air que ce peuple respire, le pain dont il se nourrit, la piquette qu'il boit; puis, ils s'apitoient philanthropiquement sur son sort, et n'hésitent pas, pour couronner l'œuvre, à le traiter en mendiant.

« Nous n'aimons pas ces procédés de grand seigneur à vilain. Au lieu d'organiser la charité, on devrait songer à organiser le travail; au lieu de faire l'aumône à toute une population qui ne tend pas la main, on devrait pour la soulager dans ces temps difficiles, recourir à des mesures plus généreuses et moins frissonnantes.

« Il appartiendrait au gouvernement de prendre l'initiative et de résoudre le terrible problème que lui pose la misère; mais il a bien assez des soucis de sa propre existence, et d'ailleurs il a pour habitude de demander toujours et de ne donner jamais. Ce serait donc perdre notre temps et notre peine que de l'engager à diminuer les impôts qui pèsent sur les choses de première nécessité, et à ouvrir des ateliers pour les hommes qui ne cherchent qu'à vivre en travaillant.

« A défaut du gouvernement, nous comprendrions qu'une ville s'imposât des sacrifices dans l'intérêt de ses administrés; mais nous n'admettons pas, nous ne pouvons pas admettre qu'on doive recourir à des souscriptions individuelles et publiques.

« Le peuple ne demande pas l'aumône; le peuple ne veut pas qu'on l'humilie. » P. J.

La Chambre des députés s'est réunie aujourd'hui pour organiser ses bureaux et vérifier les pouvoirs des membres élus. 116 députés ont été admis sans discussion.

Cette vérification continuera demain, à midi, dans les bureaux, à deux heures, en séance publique.

Dans l'organisation des bureaux, les candidats de l'opposition ont obtenu 131 voix et ceux du ministère 217.

La Chambre des pairs, réunie en séance publique, a procédé aujourd'hui à la nomination de ses secrétaires définitifs. MM. Daru, Philippe de Ségur, de Cubières et de Cambacères ont été proclamés secrétaires.

La Chambre des pairs s'est ensuite formée en cour de justice. Après avoir entendu le rapport de M. Laplagne-Barris sur l'affaire de Joseph Henry, et M. Hébert, procureur général, en ses dires et réquisitoires, elle a rendu un arrêt par lequel elle se déclare compétente et ordonne la mise en accusation de Joseph Henry.

La commission de la Chambre chargée de rédiger le projet d'adresse en réponse au discours de la couronne, est composée de MM. Odier, de Flavigny, Persil, Girod (de l'Ain), d'Argout, Portalis, de Broglie.

CONSEIL MUNICIPAL DE LA CROIX-ROUSSE.

Sous la convocation de la présidence de M. OLAPISSON, adjoint, remplissant par délégation les fonctions de Maire.

Séance du 11 Août 1846.

Sont présents:

MM. Blanchard adjoint, Collomb (J.-P.), Rejanin, Martinon, Collomb (J.-J.), Dufêtre, Gigodot, Roussel, Navier, Joanon, Couturier, Rey, Montanier, Cusin, Hoffet, Bastide et Chappelle. — Absents: MM. Cabias, Bouniols, Bousuge, Simonnet, qui se font excuser pour motif de santé; MM. Berger, Lambert, Morel, Jantet, dont l'absence n'est point justifiée.

« Les rêves dont on sort couvert de sueur, les cauchemars contre lesquels on se débat vainement... Rien ne saurait rendre ce que je ressentis, quand le chapelain, me faisant mander, confia à mon honneur un secret horrible. — Je crus tomber mort... et pourtant je restai debout; mais si pâle, si immobile que le bon père me soutint.

« Ah! ce secret de ténèbres, comment le dire ici!... Non, non: qu'il meure avec moi qu'avec moi il soit enseveli! —

« Fatalité!... La plus pure des femmes; la plus chaste des mères! morte au monde... morte au bonheur! —

« Et ce fut à moi qu'on remit, mon Dieu! dans mes bras, qu'on déposa la pauvre petite créature qui, fruit de l'inceste — venait aussitôt gémir ici-bas! —

« Qu'est-ce, André, interrompit encore Isabelle — Tu pâlis, tu trembles... O qu'a-t-elle! — Inceste; que veut dire ce mot... c'est là que ta voix s'est éteinte. —

« Lis, Isabelle murmura André; moi, je ne puis plus. — Et l'enfant reprit:

« Je m'enfuis en serrant ce petit être dans mes bras. — J'étais insensé... Puis, je baisais cette frêle créature, que je me sentais adorer déjà. Je lui parlais; je lui dévoilais les mille bouleversements de mon être comme si elle eut pu m'entendre. — Je lui répétais le nom que m'avait dit le bon aumônier: Isabelle, Isabelle!... Enfant, ta mère aussi se nommait Isabelle! — Je t'aimais; je t'aimerais! toi, tu le sauras du thoinis!... Tu es presque à moi, vois-tu, personne ne te réclamera... — Et puis, tu es une part d'elle! —

« Mais, André mon Dieu, pourquoi cet enfant se nomme-t-elle donc aussi Isabelle comme moi!... —

« Lis, lis, répondit André haletant; lis donc. — Je suis comble. — Morte... morte!... elle est morte, te dis-je... Oh! lis donc! —

« Je désordie de mes esprits fut dominé enfin par la nécessité: il fallait pourvoir à la vie de cette enfant. — Ma femme, sur le point de devenir mère, avait arrêté une nourrice. Je courus chez cette femme, dont par un heureux hasard la demeure était tout proche. Je lui dis qu'au lieu d'un enfant je lui en confie deux; et je lui remis mon pauvre petit trésor.

« Cela fait, je renonte en voiture pour retourner à Rouen.

« Quand je n'eus plus besoin de ma raison, je crus voir tout s'abîmer autour de moi. — Là, tout seul, immobile dans cette chaise de poste,

M. le président donne lecture de l'arrêté de M. le Préfet qui fixe à ce jour l'ouverture de la 3^e session de l'année courante.

Il est ensuite procédé à la nomination d'un secrétaire pour la présente session. Après le dépouillement du scrutin, M. Chappelle est nommé secrétaire.

M. le président communique au Conseil le traité passé avec M. Berrugeon, pour l'acquisition des terrains nécessaires à l'ouverture du cours du Midi.

M. Montanier propose d'ajourner toute discussion sur ce traité jusqu'après la nouvelle organisation du Conseil.

MM. Martinon, Colomb (J.-J.), Gigodot, prennent alternativement la parole pour appuyer le renvoi fondé sur différents motifs. Le renvoi, mis aux voix, est adopté.

M. le président donne aussi connaissance du traité passé avec le génie militaire pour la jouissance de la demi-lune Trolier, ainsi que du projet de nivellement de ce terrain et d'une plantation d'arbres; M. Colomb fait observer que la clause du traité qui oblige la ville à remettre au besoin ce terrain dans son état primitif, est une des conditions fâcheuses qu'il voudrait voir disparaître; qu'il était plus convenable que le gouvernement restât chargé de ces travaux de fortification, qui déjà par leur nature ne peuvent être exécutés que sous la direction de ses agents spéciaux.

M. le président pense que cette clause du traité qu'il a lui-même remarquée, est le résultat d'une erreur, que s'il en est ainsi il s'empressera de la faire rectifier; mais que si le génie a entendu en faire une obligation à la commune, il prie le Conseil de passer outre, par la raison que si Lyon était menacé d'une invasion, le Ministre de la guerre ne viendrait pas rechercher la Croix-Rousse pour mettre cette ville en état de défense.

MM. Rejanin, Gigodot et Cusin font diverses observations auxquelles il n'est pas donné de suite. Le traité mis aux voix est adopté à l'unanimité.

M. Gigodot exprime le vœu que les travaux de terrassement qui résulteront de ce traité soient donnés en adjudication dans le plus bref délai, afin de pouvoir faire exécuter les plantations projetées à la fin de cette année.

M. le Maire répond qu'il est tout disposé, si le Conseil veut dès aujourd'hui lui voter les fonds.

M. Rejanin est d'avis de prier M. le Maire de faire préparer un devis par M. le voyer, et qu'il veuille bien le soumettre au Conseil dans la prochaine réunion.

M. le Maire s'empresse d'accéder à cette demande en se rendant à l'opinion de M. Rejanin, qui paraît être aussi celle du Conseil.

M. Hoffet demande s'il y a lieu d'espérer de voir bientôt se réaliser le projet de remplacer un certain nombre de lanternes à l'huile de l'éclairage public par celles du gaz.

M. le Maire, répondant à M. Hoffet, regrette que le sous-traitant de notre éclairage public soit toujours absent, que sans lui il est impossible de résoudre cette question.

M. Colomb (J.-J.) fait ressortir tout l'avantage que présenterait un service spécial de sûreté par des surveillants de nuit, et demande si l'Administration a songé à l'établissement de ce genre de police, conformément aux vœux exprimés à une autre époque par le Conseil.

M. le Maire partage tout-à-fait l'opinion du préopinant, et il ajoute qu'il est fâcheux que le défaut de fonds ne lui ait pas permis encore de réaliser ce complément de police municipale, dont il reconnaît l'urgence autant que qu'il que ce soit.

M. Rejanin désirerait savoir si nous aurons bientôt la solution du conflit qui existe depuis tant d'années entre la commune de la Croix-Rousse et celle de Caluire, et qui a pour objet l'ancienne possession en commun du cimetière de Cuire.

M. le Maire répond que cette affaire est sur le point d'avoir une solution convenable, autant qu'il a pu en juger par ses rapports avec une commission du Conseil municipal de Caluire. Le mandat spécial consisterait à résoudre amiablement les difficultés qui jusqu'à ce jour ont rendu impossible tout arrangement.

Aucun membre ne demandant la parole, la séance est levée.

mes pensées me torturaient si cruellement, que je sentais ma tête éclater: — je crus devenir fou. Je me dis qu'une vie toute entière passée avec cette pensée brûlante au cerveau, c'était trop... et je résolus d'en finir.

« Avant de rentrer chez moi, je me procurai ce poison que je conservai encore, toujours las de souffrir. Poison aussi subtil que celui des sauges.

« Mais au seuil de ma demeure s'évanouirent mes pensées de suicide devant le nouveau devoir que le ciel m'imposait... — Ma femme venait de mettre au monde une fille, qu'on posa vite sur mon cœur.

« Tout rempli encore des émotions qui venaient de me broyer l'âme, je dis, en baisant au front ce pauvre petit ange: — Isabelle! —

« Tu veux la nommer Isabelle, mon ami? me dit bien doucement ma femme, faible encore... —

« Ne sachant comment expliquer ce mot qui m'était échappé — oui, bonne mère, lui répondis-je, nommons-la Isabelle.

« En même temps un pressentiment traversa ma pensée: ce même nom pour mes deux filles pouvait me servir. — Puis, ce nom adoré, que je n'osai jamais répéter que dans le secret de mon cœur, je sentais mille volaptés à pouvoir le dire tout haut, à toutes les heures de ma vie... — et je ne voulus plus mourir... —

« Ma femme était dans la délire de sa joie maternelle. — La porte de son enfant peut tuer. — Et pourtant, hélas! notre pauvre enfant trois jours plus tard n'existait plus! —

« Fut-ce un crime?... non, je ne puis le croire: — je savais ma femme; je donnais un nom, une famille, à un ange qui n'en aurait jamais... et je fis bien. — Dieu me l'a dit depuis dans le bonheur que je ressens d'être appelé mon père par cette enfant que j'adore!

« La nourrice des deux Isabelle m'aidant de sa discrétion, j'écrivis au digne aumônier que l'enfant dont il m'avait fait donataire, était mort... et cette enfant devint ma fille! —

« Moi, moi! s'écria Isabelle, rejetant sur le bureau, le manuscrit maudit. — Moi... Ta sœur!... André... Oh! qu'est-ce? Est-il possible? Comment?... Ta sœur?... Mais, parle-moi donc, mon Dieu!... —

« Et ma fille aussitôt cria André en se levant tout grondant, et si effrayant que la pauvre vierge recula épouvantée. — Ta sœur!... Ta fille!... Ah!... Ah!... mais je ne comprends pas, moi, mon Dieu!... —

(La fin au prochain numéro).

CHRONIQUE.

Dimanche 16 courant, à 9 heures 3/4 du soir, quatre jeunes gens appartenant à la société des *Ferrandiers*, passaient dans la rue Bodin devant le café de M. Duc, où étaient réunis les membres d'une autre société dite de l'*Union*. — Il résulta de cette rencontre une lutte dans laquelle l'un des *ferrandiers*, le nommé Barthélemy Poncet, fut grièvement blessé de plusieurs coups de couteau. La victime avait été frappée aux reins, au bras droit et à la tête. — Malgré ses blessures, Poncet eut le courage de se traîner jusque chez M. Baruel, cafetier, place St-Laurent, et tomba en proférant seulement ces mots : « Pansez-moi vite. » Quelques *ferrandiers* qui se trouvaient chez Baruel, à la vue de ce malheureux baigné dans son sang, coururent porter cette triste nouvelle aux autres compagnons réunis chez leur mère, grande rue de Cuire. — Aussitôt les *Ferrandiers* se précipitèrent en grand nombre vers la rue Bodin; une collision terrible devenait imminente. M. le Commissaire de Police de la Croix-Rousse, prévenu à temps, eut le bonheur d'arriver assez tôt vers les portes St-Laurent, et par ses exhortations parvint à calmer la fureur que la vue de leur camarade blessé avait allumée dans le cœur des *Ferrandiers*. — La police de Lyon intervint à ce moment; mais la sévérité intempestive qu'elle déploya en cette occasion aurait peut-être amené des troubles sans l'intervention à la fois ferme et pacifique de M. Chaumont, commissaire de la Croix-Rousse, auquel nous n'avons que des éloges à donner pour sa conduite pleine de bienveillance en faveur des ouvriers. — Quelques personnes furent arrêtées cependant; enfin, deux forts détachements de troupes de ligne arrivèrent peu de temps après, et contribuèrent à rétablir l'ordre.

Poncet, auquel M. Bastide avait posé le premier appareil, fut ensuite transporté à l'Hôtel-Dieu. Nous sommes heureux d'apprendre que ses blessures, quoique graves, ne sont pas de nature à compromettre son existence, et que toutes les craintes que l'on avait conçues à cet égard sont dissipées.

Lundi ont eu lieu, à dix heures du matin, les obsèques de M. Cabias, ex-maire de la Croix-Rousse, membre du Conseil municipal de cette commune, et décoré de la Légion d'Honneur. Un service solennel en musique a eu lieu à l'Église St-Denis. Un détachement des troupes de ligne, le corps des pompiers et toutes les confréries, suivis d'une foule nombreuse, ont accompagné M. Cabias à sa dernière demeure.

AVIS. Par ordonnance du roi en date du 12 août 1846, M. Joseph-Nicolas Rojat a été nommé huissier à Lyon, en remplacement de M. Rozet, démissionnaire, qui était huissier du Conseil des Prud'hommes. L'étude de M^e Rojat, qui continue d'être huissier du Conseil, est toujours à Lyon, rue St-Dominique, n. 1, au 2^{me}, à l'angle de la place des Jacobins.

M. le Maire a fait afficher l'Arrêté suivant :

Renouvellement triennal du Conseil municipal de la ville de la Croix-Rousse.

Les électeurs communaux des six sections électorales, dont la circonscription a été fixée par l'ordonnance royale du 10 janvier 1835, se réuniront à 8 heures du matin, dans la salle des assemblées, à la Mairie de cette ville, les jours ci-après indiqués, savoir :

1^o La section du cours d'Herbouvillat se réunira le jeudi 27 du courant pour élire deux conseillers.

2^o La section du Chariot-d'Or se réunira le samedi 29 du courant pour élire trois conseillers.

3^o La section de l'Enfance se réunira le lundi 31 du courant et le mardi 8 septembre prochain pour élire quatre conseillers, dont deux remplaceront un égal nombre de démissionnaires qui appartenaient à la deuxième série.

4^o La section des Gloriettes se réunira le mercredi 2 septembre prochain pour élire trois conseillers.

5^o La section de Serin se réunira le vendredi 4 septembre prochain pour élire deux conseillers.

6^o La section de St-Denis se réunira le dimanche 6 septembre prochain pour élire deux conseillers.

Les électeurs qui n'auront pas reçu à domicile, leur carte d'admission à l'assemblée, pourront se présenter au secrétariat de la Mairie, tous les jours non fériés, depuis neuf heures du matin jusqu'à trois heures après midi pour les recevoir.

Voici la note de MM. les conseillers municipaux sortants et démissionnaires :

Section de St-Clair. — MM. de Bethizy, Pons, démissionnaires (4 y a 5 conseillers).

Section des Gloriettes. — MM. Bouniols, Rey, sortant (4 conseillers).

Section du Chariot-d'Or. — MM. Boussuge, Jantet, Martinon sortant (5 conseillers).

Section de St-Denis. — MM. Montanier, Cabias, sortant (5 conseillers).

Section de l'Enfance. — MM. Collon (J.-J.), Berger, sortant; Métayer-Descombes, Jourdans, démissionnaires (5 conseillers).

Section de Serin. — MM. Lambert-Morel, Collon (L.-P.), sortant (4 conseillers).

due par l'ouvrier. Bourgeois objecte que Pigeol a consenti à attendre le paiement, au moment de la contravention; et pour ce motif il pense qu'elle doit être annulée. Pigeol convient qu'il était d'accord d'attendre 8 jours, mais que Bourgeois n'ayant pas satisfait à cet engagement, il pense que la contravention doit avoir son effet. Après avoir entendu les deux témoins qui ont assisté Pigeol, le Conseil prononce la validité de la contravention et condamne Bourgeois à payer la somme de 8 fr. 35, lui conservant, comme de droit, son recours contre l'ouvrier.

Vacher demande la résiliation sans indemnité de l'acte d'apprentissage de sa sœur placée chez Malassin, se fondant sur les mauvais traitements qu'on lui fait endurer, et notamment sur l'insuffisance de la nourriture. Malassin objecte qu'un apprenti ne peut se plaindre lorsqu'il est nourri comme le chef d'atelier. Le rapport des Membres du Conseil chargés de faire une enquête ayant confirmé les allégations de Vacher, le Conseil prononce la résiliation sans indemnité. L'apprentie ne pourra se replacer qu'en cette qualité.

Morel et Chatelin font comparaître Vincent, pour demander l'exécution d'une pièce de commission que ce chef d'atelier leur fait trop lentement. Ils demandent que la journée soit fixée ou que la pièce soit levée. Vincent objecte qu'il ne peut trouver d'ouvrier. Le Conseil, considérant qu'un chef d'atelier en prenant une pièce s'engage à la confectionner, et le manque d'ouvrier ne justifiant pas l'inexécution de cet engagement, prononce que si dans deux jours le métier ne travaille pas, Morel et Chatelin seront autorisés à faire lever la pièce.

Jaud réclame à Grand-Clément le 5^e des façons que celui-ci a dû retenir à un ouvrier dont le livret est chargé d'une inscription à son profit. Grand-Clément objecte que des dettes de cabaret ne peuvent être inscrites sur un livret. Jaud réplique qu'ayant répondu pour l'ouvrier chez différents fournisseurs tels que boulanger, tailleur et cabaretier, il pense être dans son droit en prenant inscription pour les sommes dont il a répondu. L'ouvrier, présent à l'audience, convient que Jaud a répondu, comme il le dit, mais qu'il n'a fait aucun règlement des diverses créances qu'il lui réclame. Le Conseil reconnaissant le droit de la réclamation de Jaud, renvoie les parties pardevant arbitres pour le règlement de leurs comptes, dont l'inscription sera refaite sur le livret pour être remis à Grand-Clément, rendu responsable du 5^e des façons de l'ouvrier au profit de Jaud.

Industrie Lyonnaise.

Lorsque l'invention des cerceaux mobiles vit le jour, l'on devait bien penser qu'elle n'avait pas atteint son dernier terme de perfection. L'expérience devait nécessairement faire reconnaître les lacunes qu'il fallait remplir. Aussi chacun des fabricants de cerceaux a-t-il apporté son contingent d'amélioration; de sorte que l'on peut aujourd'hui trouver des cerceaux de la plus grande commodité. Mais pourtant, lorsqu'il s'agit de faire aller le dessin à retour, la chute du carton n'étant plus dirigée par le va et vient du cylindre, les cartons éprouvent quelques difficultés pour se plier. Des chefs d'ateliers se sont, de suite, mis à l'œuvre pour obvier à cet inconvénient, et ils en sont venu promptement à bout; les uns par un moyen, les autres par un autre, également ingénieux. — Nous citerons, comme s'étant occupés avec le plus de succès de faire aller le dessin à retour, M. Bonny, rue de la Terrasse, et M. Vasserut, montée Rey, 12. Ce dernier, ayant encore en activité le métier où il emploie son procédé, invite ses confrères à se présenter chez lui, il se fera un plaisir de leur montrer, désireux qu'il est d'être utile à son industrie.

M. Massat, serrurier, au haut du perron de la rue Pouteau, fait aussi des cerceaux pour aller à retour, qui sont très-bien imaginés. Ces cerceaux sont à pivot dans le métier, de leur longueur; selon que le dessin doit aller en avant ou en retour, on fait incliner le cerceau dans un sens ou dans l'autre; de cette façon, les cartons ont leur chute égale, d'un côté comme de l'autre. Néanmoins, il faut toujours se servir d'un cylindre de rappel, qui, du reste, n'est pas une chose nouvelle; il y a très-long-temps qu'on l'emploie dans l'ancien système du pliage de dessin.

Nous serons encore redevables à l'étranger d'une amélioration dans le façage des cartons qui, avec l'ancien procédé, s'opère parfois très imparfaitement: ou les cordes sont trop lâches ou trop tirantes; les cartons, dans ce cas, ne s'appliquent pas juste au cylindre, les trous de repères se corrodent; les prises de fils, dès-lors, ne peuvent être toujours complètes. C'est là un inconvénient très-considerable, que le procédé dont on se sert en Autriche, et qu'a importé M. Dervieu, détruit complètement. Ce procédé est très-simple, il consiste à placer sur les lames où s'étendent les cartons à l'enlçage, des pédonnes dont la distance est calculée d'après celle qui existe entre les pédonnes des faces du cylindre. Les cartons, avant que la corde les ait fixés, se trouvent placés de façon à correspondre avec la plus grande précision avec toutes les pédonnes du cylindre. L'enlçeur accomplit l'opération de l'enlçage avec une plus grande facilité; il y a donc, par ce procédé, économie de temps et précision absolue dans l'opération.

Pour que ce procédé s'applique plus tôt, M. Dervieu a lui-même fait confectionner les lames dont il est question, et les a remises à M. Decourt, enlçeur, pour que celui-ci n'enlçe plus que par ce système.

COMMUNICATIONS.

Monsieur le Rédacteur, Plus l'homme est placé haut, plus il se croit infallible; et cependant, qui n'est pas sujet à l'erreur? Telle est la position

de la mairie de Belleville, et de l'Administration des hospices de Lyon. Tous les établissements s'empressent d'accepter le bénéfice d'un legs: mais s'il impose des charges, peu à peu elles deviennent plus légères, et le bénéfice reste souvent intact, parce que, en administration, jusqu'au plus petit employé, chacun fait converger ses efforts à la prospérité de la maison. Les hauts administrateurs de nos hospices qui exercent des fonctions purement honorifiques sont donc exempts de tout blâme d'avoir laissé peu-à-peu tomber en désuétude les dispositions testamentaires du sieur Comby. De leur côté, la mairie de Belleville ainsi que l'Administration de son hospice, se sont montrées peu soucieuses des intérêts de leur commune; mais enfin, comme tous les hommes sont sujets à l'erreur dans leurs propres intérêts, à plus forte raison quand il s'agit des affaires d'autrui, l'on conçoit que l'insouciance administrative d'un maire préoccupé d'autres intérêts administratifs aura suffi pour négliger ceux des pauvres de Belleville.

Nous sommes donc bien loin de mêler le moindre sentiment d'aigreur dans les sincères éloges que nous adressons à Léonard-François Bourdy, restaurateur de l'œuvre Comby; nous pensons devoir lui venir en aide par une souscription, car le peu qui reste à faire par Bourdy est encore au dessus non de sa rare persévérance, mais de ses moyens pécuniaires. Agréez, Monsieur, etc. Ch.

Nous applaudissons de grand cœur à la proposition que nous adresse notre correspondant. L'œuvre de M. Bourdy est celle d'un homme de courage et de bon vouloir qui tend à redresser une erreur funeste aux pauvres, et qui par conséquent mérite l'appui et la sympathie des cœurs généreux et dévoués à l'humanité. — Nous ouvrons donc avec plaisir nos bureaux à la souscription que ses amis proposent d'établir en faveur de son entreprise, sur laquelle nous appelons l'attention des hommes sérieux. — Aider celui qui fait le bien, n'est-ce pas aussi accomplir un devoir?

FAITS DIVERS.

AFFREUX OURAGAN. — On lit dans le *Sun* :

« Les ravages faits par le dernier ouragan ont été considérables; parmi les édifices qui ont le plus souffert ont été le palais de Buckingham, Somerset-House, etc. Dans le Strand, beaucoup de vitres ont été cassées par la grêle et les coups de vent. A la galerie des travaux de Buckingham-Palace, les dégâts s'élèvent à 2,000 liv. sterl. Les deux chambres du parlement ont été entièrement inondées. Pendant la plus grande violence de l'orage, les animaux féroces de la ménagerie de Surrey, Zoological-Garden, poussaient des hurlements épouvantables, et une lionne a mis bas. Dans la cage des singes, la terreur était grande; ces animaux se cachaient les yeux avec leurs pattes, afin de ne pas voir les éclairs.

« L'Advertiser ajoute: « L'épouvantable orage de cette après-midi a interrompu les affaires; il n'a pas paru à la Bourse plus d'une douzaine des principaux négociants. Les principales rues ont été un instant absolument désertes. La scène qui a eu lieu dans Lombard-Street et au Post-Office, un instant avant la fermeture des bureaux, est impossible à décrire. Des centaines de personnes, qui avaient de l'argent à recevoir ou à payer, avaient attendu jusqu'au dernier moment, dans l'espérance que la pluie cesserait; mais à la fin elles ont été obligées de courir aussi vite que possible à travers les torrents, et sont arrivées (beaucoup même sont arrivées trop tard) à leur destination, aussi mouillées que si elles avaient traversé un canal à la nage. »

INCENDIES. — Il n'est bruit dans les départements de l'Aube, de l'Yonne, de la Côte-d'Or et de l'Isère, que d'incendies d'une violence extrême, et que la température favorise. Il est certain, toutefois, que la malveillance est étrangère à ces sinistres.

SINGULIÈRE CAUSE D'UN SUICIDE. — Marcel Rave, soldat de la classe de 1843, habitait avec sa famille une ferme située dans la commune de Royer. Il y a quelque temps, il s'était épris d'une jeune fille du même village, qui d'abord n'avait pas repoussé ses vœux, et une demande en autorisation de mariage avait été adressée à M. le ministre de la guerre. Il faut croire que la jeune fille était singulièrement pressée de se marier, car lorsque arriva l'autorisation demandée, la future de Marcel avait agréé l'hommage et la main d'un rival. Marcel put d'abord se résigner, bien qu'on eût pu remarquer que son humeur était devenue sombre et morose. De temps en temps il se plaignait de douleurs d'entrailles, et il manifesta bientôt le désir de consulter un homme de l'art. Enfin, le 2 du courant, il prit, en compagnie de son père, le chemin qui conduisait à la demeure d'un médecin; mais, se ravisant tout-à-coup, il pria son père d'accomplir seul la démarche, en déclarant que son état de maladie ne lui permettait pas d'aller plus loin, et il retourna sur ses pas. Rentré dans la maison paternelle, il se retira dans une grange où il couchait habituellement, et, quelques heures plus tard, on l'y trouva pendu et déjà glacé. (Journal de Saône-et-Loire.)

LOUABLE PHILANTHROPIE. — Au milieu des inquiétudes qui se manifestent généralement au sujet de la cherté des blés et de la misère qui pourrait en résulter pour l'hiver prochain; il est consolant de pouvoir citer des actes d'humanité et de noble désintéressement, qui contrastent avec la rapacité de ceux qui profitent de la circonstance pour accroître leurs revenus. M. A. Ch..., propriétaire à Vaulx-sur-Aine, commune d'Azé, qui vient de faire une ample et riche moisson, a refusé de vendre son blé aux marchands et accapareurs qui parcourent les campagnes; pour venir en aide aux ouvriers et aux habitants peu aisés de sa commune, il le leur a cédé en détail, à chacun suivant ses besoins, au prix modeste de 5 francs le double décalitre, tandis qu'il aurait pu aisément le vendre 6 fr. en gros et au comptant. Une pareille conduite est au-dessus de tout panégyrique.

CONCURRENCE ANARCHIQUE ET PROBITÉ COMMERCIALE. — Il est bruit à Bruxelles, depuis quelques jours, que de plusieurs déconfitures considérables. Le frère d'un certain statistique de

Conseil des Prud'hommes.

Présidence de M. BRISSON.

AUDIENCE DU 19 AOÛT.

Pigeol a exercé une contravention contre Bourgeois pour un ouvrier que celui-ci occupait sans livret, lequel est entre les mains de Pigeol en nantissement d'une somme de 8 fr. 35

ANNONCES.

A VENDRE, pour cause de départ, un atelier de deux métiers d'unis, avec tout le mobilier et ménage. On cède l'appartement à l'acquéreur. S'adresser à M. M. Rousset, maison Coron au Mont-Sauvage. (42-1)

A VENDRE, à très-bon marché, une canetière à défilier pour la laine et le coton, à la flotte ou à la bobine; et une mécanique en 1000. S'adresser au bureau du journal. (41-2)

CAISSE D'ÉPARGNE COLLECTIVE, EN CAS DE SURVIE.

L'ÉQUITABLE,

Autorisée par Ordonnance Royale, administrée sous la surveillance de commissaires délégués par le gouvernement.

MOUVEMENT DES OPÉRATIONS.

Les souscriptions recueillies pendant le mois de juin, au nombre de 943, se sont élevées à 951,044 fr. Le chiffre total des opérations de l'établissement, au premier juillet, était de 33,973,034 fr. 35 cent. Et le nombre des souscripteurs composant cette vaste mutualité, de 40,371. L'extrême simplicité des opérations de cet Etablissement en a fait le centre de la plus vaste clientèle. La balance respective du compte de chaque sociétaire est dressée tous les cinq ans. L'association offre, en quelque temps que se soit, des cadres où sont rassemblées des souscriptions considérables, et dont les répartitions correspondent à toutes les époques dont le souscripteur peut avoir besoin. Dans cette mutualité, on contracte pour cinq, dix, quinze, vingt ou trente ans, et la faculté de retrait reste loisible, à l'époque de chaque inventaire, pour quiconque, après réflexion mure, prévoit l'impossibilité de pousser plus loin sans s'exposer aux risques de la déchéance. S'adresser, pour tous renseignements, au bureau de la Croix-Rousse, Grande-Rue, 14, au 1er; à Paris, au centre administratif, rue Louis-le-Grand, 23. (39-0)

A VENDRE, POUR CAUSE DE MALADIE, ET À DES CONDITIONS AVANTAGEUSES,

UN FONDS D'ÉPICERIE

Dans une très belle position. S'adresser à M. Louison, Grande-Rue, 28. (34-0)

MASSON, CORDIER,

Grande-Côte, 62, Lyon. Arcades d'un mèt. 50 c. à 9 fr. les 4,000 d'un mèt. 66 c. à 10 fr. les 4,000 d'un mèt. 85 c. à 11 fr. les 4,000 de deux mètres à 13 fr. les 4,000 Collets à 75 centimes le cent. (34-0)

MAISON D'ACCOUCHEMENT.

tenue par M^{me} THEVENET, maîtresse sage femme, et dirigée par M. COQUAZ, médecin accoucheur. Cet établissement est spécialement destiné pour les pensionnaires. Il leur offre tous les soins que leur position peut désirer. On y saigne, vaccine, et donne des consultations tous les jours de deux à quatre heures du soir, rue de la Gerbe, 3, au 3^{me}. (35-0)

EN VENTE Chez Dorier, libraire, quai des Célestins, 5A, et au Dépôt des ouvrages de l'École sociétaire, rue du Commerce, n. 26, au 2^e.

Le volume pris rue de Seine, 10: 30 CENT. Et franco., 35 cent. Les douze volumes pris rue de Seine, 10: 3 FRANCS. Et franco 3 fr. 80.

PUBLICATIONS A TRES BAS PRIX.

Pour servir à la propagation de la Théorie de Fourier. EXPOSITION ABRÉGÉE DU SYSTÈME PHALANSTÉRIEN, (Où ne sont pas compris les ÉTUDES SUR LA DESTINÉE SOCIALE) par Victor Considérant. Troisième édition, quatrième tirage.—Un volume grand in-32 compact. TABLES DES MATIÈRES.—Dialogué entre un Phalanstérien et le premier venu. — Position du problème social. — Solution économique du problème social. — Organisation du travail et de la commune sociétaire. — Effets harmoniques de l'organisation sociétaire. — Épilogue. PRÉCIS DE L'ORGANISATION DU TRAVAIL, (Extrait de l'Organisation du travail et l'Association) par Mathieu Briancourt. Deuxième édition. — Un volume grand in-32 compact. TABLES DES MATIÈRES.—Avant-propos. — PREMIÈRE PARTIE; Le travail anarchique; critique des conditions actuelles de l'industrie. — DEUXIÈME PARTIE; Le travail organisé; constitution de l'industrie exercée sous le régime de l'association. — LE RETOUR. En remettant 3 francs au bureau de la LIBRAIRIE SOCIÉTAIRE, rue du Commerce, 10, on peut choisir un assortiment de 12 exemplaires des deux ouvrages ci-dessus. — En envoyant FRANCO 5 fr. 80 c. à la même librairie, on reçoit aussi FRANCO 12 exemplaires au choix.

LES JUIFS

ROIS DE L'ÉPOQUE,

HISTOIRE DE LA FÉODALITÉ FINANCIÈRE, Par A. TOUSSENET. Prix broché: 5 fr. Le gérant, BRUNET. LA CROIX-ROUSSE. — IMPRIMERIE DE TH. LÉPAGNEZ.

États-Unis, en Angleterre, mais surtout en France, depuis le banquier et le général d'armée jusqu'au simple ouvrier, des milliers de socialistes se trouvent réunis dans la même intention de charité et de progrès.

Il est vrai encore que la presse brésilienne a peu retenti des discussions d'organisation du travail où se trouvent tout entier l'avenir des sociétés futures. Tandis qu'en France, au milieu d'une presse corrompue, mais savante en rhétorique, la *Démocratie pacifique*, journal des intérêts des gouvernements et des peuples, a su, par la bonne foi et le talent de ses rédacteurs, se faire respecter de tous les partis, et susciter autour d'elle vingt journaux gravitant dans la même sphère, qui proclament tour à tour les principes de vérité et de justice, d'ordre et de liberté qui régèneront le monde.

« Oui, Messieurs, tout cela existe ailleurs, mais ce n'est encore qu'au Brésil, colonie du Sahy, qu'existe un vaste domaine de deux lieues carrées, parfaitement bien situé et prêt à recevoir toutes les tentatives plus ou moins intégrales que les hommes avides de pratique voudront réaliser. »

A la suite de ce discours qui a fait une grande sensation, M. le docteur Mure a lu une pièce de vers que nous regrettons de ne pouvoir reproduire entièrement, vu le peu d'espace dont nous pouvons disposer; nous nous bornons à donner ce passage:

Nous autres qui savons que nos rûtes aieuz Marchaient avec les pieds, s'ils voulaient être mieux, Lassés de faire en vain des châteaux en Espagne, Nous sommes bravement allés vers la montagne. Sous le poids de midi, sous les feux de l'été, Nous avons poursuivi notre plan arrêté. Le vieux monde s'éteint. Pour notre phalanstère Nous avons su trouver une nouvelle terre. Il fallait un sol neuf pour de nouveaux destins, Nous sommes le trouver dans ces climats lointains: Et la vierge forêt trouvée à travers l'onde Promit à notre espoir l'enfantement d'un monde. Vous, hôtes inconnus aux bois Européens, Végétaux monstrueux, arbres cyclopeens, Monts géants qui portez ces géants sur vos cimes, Noirs torrents, sombres pics, rochers, larges abîmes, Vous étiez à nos yeux le divin piedestal,

Où triomphait le bien, où succombait le mal: Devant le globe entier trop longtemps idolâtre, De ce duel sacré vous étiez le théâtre. En les écoutant bien nous entendions les coups De mystiques guerriers qui combattaient pour nous. Ainsi que dans Homère, ardents à la mêlée, La présence des Dieux nous était révélée, Et notre œil prévenu, croyait parfois les voix Luttant avec fureur dans un rayon du soir. On nous abandonna; lassé de ses conquêtes, L'Europe craint le bruit qui peut troubler ses fêtes.

Le riche indifférent tremble pour son repos, Le peuple insouciant boit l'oubli de ses maux; L'un et l'autre se rit de notre élan sublime, Qui, s'il n'était folie, à ses yeux... serait crime. Eh bien! nous attendrons, car éclos à demi, Le germe ne doit pas demeurer endormi, Et puisque nous avons sans y laisser la vie, Ebauché le tableau rêvé par le génie, Nous pouvons..... nous devons en des jours plus sereins, Contempler glorieux le produit de nos mains.

Malheur à qui s'endort en ces temps redoutables, Et qui se renfermant dans un cercle honteux, Entre mille douleurs, ose en paix être heureux. Veillons donc jours et nuits, luttons, luttons, mes frères, Luttons par le travail, luttons par les prières; L'œil tendu vers le but, ne nous détournons pas, Ne nous disons jamais: Les hommes sont ingrats. Qu'importe quelle part et d'amour et de vie Est à chacun de nous pour cette œuvre ravie, Il est de purs éans, il est de saints amours, Qui ne comptent jamais et prodiguent toujours; Il est des cœurs chûisis, des volontés d'apôtres Qui n'attendent pour prix, que le bonheur des autres.

O Fourier! c'est ainsi que dans tes songes d'or Tu savais t'enfermer et te grandir encore; Les rêves féconds ton âme accoutumée Aux fêtes d'ici-bas fut à jamais fermée. Plusieurs chants et toasts ont été tour à tour entendus, entr'autres celui de M. Jierkiens; à l'influence morale des femmes. Avant de se séparer, ils se sont constitués en société de propagande et de réalisation. 200 exemplaires de l'exposition de la théorie sociétaire par Abel Transon, traduit en langue portugaise, ont été remis à la société: enfin, tout nous fait espérer que nos amis trahis un instant par le sort arriveront, avec la persévérance dont ils font preuve, à jeter les fondements d'une entreprise qui inspirera plus tard autant de respect qu'elle a dans le moment, inspiré de malveillance contre tous ceux qui ont le plus souffert de ce la borieux enfantement.

Instruit par la *Démocratie pacifique*, journal phalanstérien de Paris, que les travailleurs lyonnais avaient créé un journal pour défendre leurs intérêts, et qu'ils avaient abandonné la vieille école révolutionnaire pour aborder franchement les grands et féconds principes de l'association par l'organisation du travail, ils y ont applaudi avec plaisir en nous priant de le leur faire parvenir régulièrement; nous les remercions de grand cœur et les accompagnons de nos vœux les plus chers.

cette ville, qui a bâti dans des faubourgs un grand nombre de maisons, a disparu en laissant un passif que les uns évaluent à 700,000 fr., les autres à 900,000. Quantité de petits entrepreneurs, ouvriers serruriers, briquetiers, etc., sont ruinés.

Une autre déconfiture est celle d'un des premiers magasins de modes de la capitale. Le chef de cette maison est parti en annonçant l'intention de ne plus revenir. Le passif dépasse 300 000 fr. Les créances hypothécaires excèdent 100 000 fr.

AFFAIRE JOSEPH HENRY.—On lit dans la *Gazette des Tribunaux*: Il paraît que vendredi, avant que la cour des pairs se fût réunie en chambre du conseil pour entendre le réquisitoire de M. le procureur général, des discussions assez vives se sont engagées entre divers membres sur l'issue que devrait avoir l'instruction dirigée contre Henry.

Nous ne connaissons pas et nous ne devons pas connaître les délibérations intérieures de la cour; mais il est évident que la cour n'a pu délibérer sur le fond même du procès; elle devait se borner, et elle s'est bornée, en effet, à se constituer en cour de justice. C'est seulement après que l'instruction aura été terminée, et que la commission aura fait son rapport, que la cour sera appelée à statuer sur la question de savoir s'il y a lieu à mise en accusation.

IVROGNIE POSTHUME.—Un Cauchois mort dernièrement, dit l'*Abeille*, a mis dans son testament une singulière clause. Le défunt enjoint à ses héritiers de soulever tous les ans, le jour de saint Grégoire, son patron, la pierre sépulcrale qui couvre sa fosse, et d'y verser trois litres d'eau-de-vie de Cognac (1^{re} qualité).

BIBLIOPHIE.—Les manuscrits de notre célèbre compatriote Barnave étaient restés en la possession de madame St-Germain, sa sœur. Cette dame, en mourant, les a légués à la bibliothèque de Grenoble, et M. le maire vient de les recevoir. Il forment huit volumes de différents formats. (*Patriote des Alpes*.)

LE TRAGÉDIEN ET LES CHEMINS DE FER.—Un tragédien échappé par miracle à la grande catastrophe du chemin de fer du Nord était, ces jours derniers, en tournée à Lille, et remplissait le rôle de Joad dans *Athalie*. Arrivé à la profession de foi du grand-prêtre, l'acteur, encore sous l'impression du danger qu'il avait couru, s'écria d'une voix nette et claire: Je crains Dieu, les rail-ways, et n'ai point d'autre crainte.

CHAUFFAGE ÉLECTORAL.—Un calculateur, qui s'amuse, depuis quelque temps, à faire la statistique de la consommation à Clermont, vient de transmettre à un journal les renseignements suivants: Pendant les élections, il s'est bu de plus qu'à l'ordinaire, dans les hôtels et les cafés de notre ville, 3,675 litres de vin d'Auvergne, de Beaujolais, de Bordeaux et de Champagne; 4,235 cruchons de bière, 2,815 tasses de café, 1,946 petits verres, 217 bols de punch. Une chose digne de remarque, c'est que, malgré la chaleur, il s'est pris fort peu de réfrigérants, d'orgeat, de limonades et de glaces; la préférence était pour les alcools; on visait à chauffer.

Variétés.

Nous avons reçu de nos amis de Rio-Janeiro (Brésil) le compte-rendu du banquet qu'ils ont donné le 7 avril dernier, pour célébrer l'anniversaire de la naissance de Fourier. Après avoir applaudi le toast porté par le docteur Mure à Fourier, M. Huger, menuisier, qui présidait cette solennité, s'est fait également applaudir dans une pièce de vers, dont nous extrayons la strophe suivante:

Marchons, frères, marchons, car les temps vont venir Où l'on adoptera nos projets d'avenir. Apôtres de la foi, nous souffrirons sans doute; Les dédains, les mépris nous barreront la route; Mais de la vérité le culte est un devoir; Et nous la défendrons de tout notre pouvoir. Qu'importe les échecs qui pourront nous surprendre? Nous vivons pour souffrir, étudier, apprendre; Apprendre aux travailleurs, apprendre aux opulents, Que de Pétrouit sentier qu'ils suivent à pas lents Il faut enfin sortir; que l'immortel génie Veut les guider nous dans la route immense. Qu'il ouvre devant nous: monde semé de fleurs, Que les mortels jamais n'arrosent de pleurs!

Ensuite M. Derrion, directeur de la colonie du Sahy, et nouvellement arrivé à Rio-Janeiro ou il doit séjourner quelque temps pour les intérêts de la colonie, a prononcé un discours où il énumère toutes les entraves, les difficultés de toute nature que l'entreprise a supportées dès son début; et après avoir fait comprendre que ces difficultés sont presque inévitables à une entreprise aussi gigantesque, il continua par ces paroles: Au surplus, comme socialistes, avons-nous à nous plaindre de la destinée? Bien au contraire.

Après plus de quatre années de débats, de tiraillements et d'anarchie, engendrés par l'esprit de morcellement qui voulait aussi nous envahir; malgré l'insuffisance des moyens promis, mais non pas accordés ni ponctuellement ni entièrement, comme on l'a cru peut-être, malgré les désertions avec armes et bagages, et plus que tout cela, malgré les difficultés immenses qu'opposait à des Français de Paris une nature sauvage que, sans expériences il s'agissait de dompter! la colonie sociétaire du Sahy est debout... une et indivisible! Le noyau sociétaire qui l'habite n'est qu'un germe, il est vrai, mais un germe vivant qui commence à se soutenir de ses propres forces. Eh bien! semblables à ces enfants, qui deviennent d'autant plus robustes, que leur enfantement a été plus laborieux, et leur enfance plus nécessitée, le nôtre, sans doute, étonnera un jour ceux qui le dédaignent ou le méprisent aujourd'hui.

« Non, non, phalanstériens du Brésil, nous n'avons pas à crier contre la fortune. Parce que reste de nos efforts pas nous avons aussi quelques droits à l'estime de nos frères. Il est vrai, nous ne sommes qu'une poignée, tandis qu'aux